

Le nom de Mgr Bourget a été mêlé à la plupart des événements religieux de notre pays, et nous le retrouvons à chaque instant dans l'histoire contemporaine du peuple canadien.

Nous donnons plus bas une esquisse de la vie de l'illustre prélat.

LÉON LEDIEU.

MONSIEUR BOURGET

Nous empruntons à M. L.-O. David les détails suivants :

Mgr Ignace Bourget est né le 30 octobre 1799, dans une concession de la Pointe-Lévis, connu sous le nom de "Alarka."

L'humble et antique maison où il vit le jour est devenue célèbre ; les gens de l'endroit la montrent avec orgueil au touriste curieux, en disant : "C'est là qu'est né Mgr Bourget."

Son père, Pierre Bourget, et sa mère, Thérèse Paradis, étaient à la tête d'une famille de treize enfants ; Ignace était le onzième. Après avoir été à une école tenue par un M. Gingras, de la paroisse de Beaumont, voisine de celle de Lévis, il était entré au séminaire de Québec, où il avait fait son cours classique.

Quelques-uns de ses compagnons de classe étaient Mgr Magloire Blanchet, M. le grand-vicaire Gauvreau, M. Chartier, prêtre, l'hon. juge Bédard, M. le Dr Bardy, D. Defoy. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et après avoir étudié la théologie au séminaire de Québec pendant une couple d'années, il était passé au collège de Nicolet.

Lorsque le jeune Bourget partit pour Montréal, au mois de mai 1821, il ne se doutait pas, dans son humilité, qu'il serait un jour le successeur de l'évêque éminent à l'ombreduquel il allait travailler.

Après avoir été le secrétaire de Mgr Lartigue, celui-ci le nomma son coadjuteur en 1837 ; il lui succéda comme évêque de Montréal en 1840.

Il faudrait bien des pages pour raconter tous les bienfaits et les événements glorieux de son épiscopat. Tout ce que son ardente charité a pu lui inspirer pour détruire le vice et l'erreur, augmenter la foi et faciliter le salut des âmes dans son diocèse, il l'a fait. Les yeux toujours ouverts sur tous les dangers qui pouvaient menacer le troupeau confié à ses soins, il a prié, il a veillé sans cesse.

Il a écrit trois ou quatre cents mandements et lettres pastorales, dont plusieurs sont fort remarquables. Citons, en particulier, son mandement sur les *Tables tournantes*, qui a reçu, même en France, les plus grands éloges pour les connaissances théologiques et philosophiques qu'il renferme ; celui sur l'Université-Laval, l'incendie de Montréal, l'épidémie de 1847, les orphelins des Irlandais émigrants, les infortunes de Pie IX en 1848, l'usure, l'indépendance et l'inviolabilité des Etats Pontificaux, le Denier de Saint-Pierre, etc., etc.

Il y a là des pages admirables qui rappellent le langage des premiers Pères de l'Eglise, et dans lesquelles brillent comme des diamants les plus belles qualités du cœur et de l'esprit.

Dans plusieurs de ces mandements, il fait des appels chaleureux au sentiment national de la population en faveur de la colonisation, de l'industrie et autres choses utiles au bien-être et à la gloire de la patrie.

Dès 1848, il déplorait les dangers de l'émigration et suppliait les Canadiens-français de rester sur le sol de leurs pères et d'en exploiter les ressources.

Il a combattu toute sa vie avec ardeur l'ivrognerie, par la prédication et l'établissement de sociétés de tempérance ; il a organisé contre ce vice destructeur des croisades qui ont eu le plus grand succès.

Il a fait six voyages à Rome, et chaque fois il en est revenu plus zélé et plus attaché que jamais au trône pontifical.

En 1876, le vénérable vieillard donnait sa démission comme évêque de Montréal, était nommé archevêque de Martianopolis, et laissait à Mgr Fabre le soin de gouverner le diocèse.

Depuis lors, Mgr Bourget a vécu dans sa retraite du Sault-au-Récollet, retraite qui n'a été interrompue que par un voyage de quelques mois à la Ville Eternelle, en 1881.

Mgr Bourget laisse après lui une mémoire impérissable et vénérée de tous ; son nom restera comme celui d'un saint évêque et d'un grand patriote, et les fidèles du diocèse de Montréal, tout en particulier, l'invoqueront avec une confiance d'autant plus vive que de son vivant même ils attachaient à sa personne cette vénération et cette puissance qui ne sont les attributs que des saints.



MGR IGNACE BOURGET, DÉCÉDÉ LE 8 COURANT

LA GROTTTE DES FÉES

(Imité de Jules Verne)

(Suite)

Ques alluvions sont le plus souvent un limon d'argile et de sable rougeâtre, quelquefois noir, contenant des ossements d'espèces diverses mêlés à du gravier, du sable gris, du caillou roulé comme celui que nous foulons sous nos pieds en ce moment. Un fait curieux, c'est que très rarement dans ce limon, les squelettes des mammifères (éléphant, cheval, bœuf, etc.) se rencontrent tout entiers, tandis que les pièces de squelettes d'animaux plus petits s'y rencontrent presque toujours. Cela tient à ce que les troglodytes de l'Amérique emportaient dans leurs demeures souterraines les corps entiers des victimes de leurs chasses, dont le poids n'était pas trop lourd, tandis qu'ils découpaient sur place les parties trop volumineuses des grands animaux, dont ils enlevaient la tête et les membres pour les manger dans la caverne. Il ne faut pas oublier que ces cavernes ont servi de refuge aux populations primitives de ce pays. Il n'est donc pas étonnant que celles-ci y aient laissé leurs restes mortels et les produits de leur industrie naissante. Ce que tu vois devant toi n'est autre chose que la forme d'un squelette de renne, qui se serait arrêté ici après avoir été abandonné par son maître et y serait mort de faim. Je crois que si nous poussions nos recherches plus loin nous trouverions de quoi bouleverser bien des notions géologiques admises comme bonnes aujourd'hui ; des os humains, des outils en silex, des objets de toute sorte ayant servi à l'usage de l'homme préhistorique.

" Dans l'opinion du savant abbé Moigno, les recherches faites dans les cavernes, comme celles dont les alluvions anciennes ont été le théâtre, démontrent clairement que l'homme est antérieur aux événements dont le *diluvium* est le produit ou le témoin. Dès avant cette heure il foulait le sol qui, dans un avenir lointain, devenu pour nous un passé ténébreux, devait être l'Amérique. Il a été contem-

porain des grands quadrupèdes anéantis. Il a vu, sous notre latitude, l'éléphant primitif errer dans les forêts vierges, l'hippopotame s'ébattre dans les fleuves, les rhinocéros se vautrer dans la vase des marais ; il a entendu le rugissement du lion, il a disputé sa vie au terrible ours des cavernes, protégé la sépulture des siens contre les profanations de l'hyène, donné la chasse à ces bœufs et à ces cerfs primitifs dont l'espèce n'existe plus.

" Quant à l'âge des cavernes, il a été jusqu'ici presque impossible de le vérifier d'une manière certaine, et les auteurs ne s'accordent pas."

Sur ces derniers mots, Julien Lavigne reprit sa charge pour continuer la route.

— Et voilà comment il se fait que sa fille est muette ! dis-je en moi-même en reprenant également ma charge.

Je n'avais pas compris grand chose à tout cet étalage de science. La géologie est une bien belle science, mais hélas ! la plupart des géologues finissent par ne plus croire à rien. Je me trompe, ils croient par être bien convaincus que l'homme est le produit du singe, oubliant dans leur délire, les malheureux, qu'il est impossible de trouver ici-bas, avec les seules lumières de la raison, la véritable origine de l'humanité et sa véritable fin.

Nous avançons avec assez de facilité, le couloir se maintenant dans des proportions à peu près uniformes. L'anneau lumineux

que nous avons remarqué devenait plus brillant.

Cependant, au bout d'un quart-d'heure de marche nous remarquâmes que le passage allait en se retrécissant, le chemin devenait plus difficile ; c'était vraiment contrairement pour nos échines. Cela ne dura pas longtemps, et notre persévérance allait être récompensée bientôt.

En effet, j'indiquai du doigt au-delà de l'anneau, une série de points lumineux apparaissant ou disparaissant selon le mouvement imprimé à nos torches. Sans répondre aucunement, mon oncle se précipita vers ces lumières qui se multipliaient à mesure qu'il en approchait.

Tout à coup, je le vis disparaître par une ouverture et l'entendis crier presque aussitôt :

— La grotte ! Maxime, la grotte !

Je fus bientôt à ses côtés. C'était en effet une grotte que nous avions devant nous ; une grotte aux dimensions vastes et dont les parois à pic, enduites çà et là d'une couche de cristal verdâtre, de la lave clarifiée, reflétaient comme autant de glaces la lumière de nos flambeaux.

Ces singulières parois supportaient à une hauteur de cinquante pieds environ, une voûte à laquelle étaient suspendues des milliers de stalactites, dont les pointes illuminées offraient le spectacle d'une agglomération de feux follets de toutes nuances.

C'était d'un effet réellement éblouissant. Dame Nature n'avait rien épargné pour orner ce véritable palais de fées.

A nos pieds se trouvait un petit réservoir alimenté par un mince filet d'eau s'échappant d'une fissure du roc.

Je contemplai longtemps l'œuvre admirable de la nature. Je me reportai en esprit à cette époque non encore déterminée où Dieu, de rien créa toutes choses, où il établit ces lois immuables dont on voudrait en vain nier l'origine ; lois admirables qui gouvernent le monde visible et en vertu desquelles tous les êtres doivent naître, se reproduire, marcher, se transformer, progresser, se perfectionner chacun suivant son espèce, pour arriver au Créateur lui-même ; lois justes dont la moindre violation cause inévitablement un dérangement, souvent une catastrophe, dans l'ordre moral ou l'ordre matériel.